

J E A N W I T T

La plume du silence

Toi et moi... et Alzheimer



J E A N W I T T

La plume du silence

Toi et moi... et Alzheimer

PRESSES
DE LA
RENAISSANCE



matériel protégé par le droit d'auteur

Jean Witt

La plume du silence

Toi et moi... et Alzheimer

**PRESSES
DE LA
RENAISSANCE**

matériel protégé par le droit d'auteur

Alors je te ferai
le don de mes amours

(Cantique des Cantiques 7,
13)

Mon cœur a frémi de
paroles
belles.

Psaumes 45, 2

Ouvrage réalisé
sous la direction éditoriale d'Alain Noël

Si vous souhaitez être tenu(e)
au courant de nos publications,
envoyez vos nom et adresse, en citant ce livre,
aux Editions des Presses de la Renaissance,
12, avenue d'Italie, 75013 Paris
Et pour le Canada,
à Interforum Canada inc.,
1055, bd René-Lévesque Est
11^{ème} étage, bureau 1100,
H2L 4S5 Montréal, Québec

Consultez notre site Internet :
www.presses-rennaissance.fr

ISBN 978-2-7509-0324-4
© Presses de la Renaissance, Paris, 2007.

Prologue

Du journal au livre

Depuis maintenant plus de dix ans qu'elle est atteinte de la maladie d'Alzheimer, j'écris à Janine. Elle a lu les deux premières lettres et s'est arrêtée là. Non par incapacité de lire mais de comprendre le sens de ce que j'écrivais comme : « Le plus dur est de te cacher mes larmes. Elles te sont inutiles ». Sa maladie l'empêchait de comprendre que celle-ci était la cause de ma tristesse. Et si dans un instant de lucidité elle avait compris cela lui aurait fait trop mal.

Donc Janine ne lira jamais mes lettres, l'incapacité de les lire s'étant progressivement ajoutée à celle d'en comprendre le vrai sens. Pourtant, j'ai continué de lui écrire presque chaque jour ou plutôt le soir quand elle dormait. « Parle-moi » m'a-t-elle dit souvent quand elle avait encore l'usage normal de la parole. Alors, j'ai continué de m'adresser à elle à la deuxième personne. Si j'avais écrit d'elle au lieu de lui écrire, j'aurais eu le sentiment de la considérer comme déjà morte, j'aurais alors cessé de l'aimer.

De mon journal fait de lettres à une Alzheimer, j'ai tiré ce livre. Janine, ma femme, ne le lira jamais. Le lecteur, lui, pourra le lire. Ainsi l'inexorable perte qu'entraîne cette maladie sera transformée en don. L'innocence dont Janine est maintenant revêtue m'autorise à partager notre amour dépaycé.

Si dans mon journal je parle à Janine, je lui donne aussi la parole. Nous avons beaucoup dialogué, au moins aussi longtemps qu'elle savait encore parler clairement, ce qui a duré plusieurs années. Ces dialogues, notés au fur et à mesure sur des bouts de papier, je les ai consignés dans mon journal. Aujourd'hui la nature de notre dialogue a changé, le parler Alzheimer de Janine étant devenu incompréhensible, à l'exception de quelques mots et de très courtes phrases. Mais son visage est toujours parlant.

« Si tu savais comme je suis triste ! Si tu me voyais de l'intérieur, tu me verrais », me disait-elle au début. Alors pour la voir de l'intérieur, donc pour la voir vraiment, pour essayer de comprendre comment elle se voyait et ce qu'elle ressentait, je l'ai écoutée. Oui, comment voir l'autre sans l'écouter ? Je suis devenu le scribe de ses paroles venues du fond d'elle-même, ébranlée et dépaycée et où pourtant, malgré le tragique de la situation, le rire n'était pas absent. Alzheimer n'a pas eu raison de son humour, du moins jusqu'à présent

Ebranlé et dépaycé je l'étais aussi. Qu'allait devenir notre amour ? Sur quel chemin inconnu et jusqu'où la maladie de Janine allait-elle nous entraîner ? Aurai-je assez de force pour marcher dans les pas de celle qui avait tant besoin de s'appuyer sur moi ?

J'ai construit ce livre autour de six grands thèmes qui traversent mon journal. Dans ce dernier, je m'adresse toujours à Janine. Ce n'est jamais le « elle », c'est toujours le « tu ». Dans le livre, m'adressant au lecteur, je parle de Janine.

Cependant, le « elle » cède souvent la place au « tu », rendant ainsi plus proche celle qu'Alzheimer ne cesse d'éloigner.

I

Ebranlement

*J'ai été bousculée trop fort
par je ne sais qui.*

Chagrin et larmes

Le plus dur est de te cacher mes larmes

24 novembre 1994

Le plus dur, ma chérie, est de te cacher mes larmes. Le plus dur est de ne même pas laisser échapper un soupir, car tu me demanderais alors ce que j'ai.

Je ne te manifesterai même pas ma tendresse, car elle t'alarme et t'inquiète du fait que tu me perçois comme un étranger.

« J'aime, m'as-tu dit, que tu aies un visage doux ». Je ne te manifesterai donc ni mes larmes, ni le fardeau qui me pèse, ni ma tendresse. Bien sûr que cela me soulagerait. Mais pour toi ce serait une violence. Je te manifesterai donc ma douceur. D'où m'en viendra la force ?

Comment te rejoindre ?

1^{er} décembre 1994

Comment te rejoindre ? Je cherche ton regard, mais il est absent, plongé dans je ne sais quel abîme.

Je t'écris, mais liras-tu jamais ces lignes ?

Comment te rejoindre ? T'écouter dans ce qui te semble être ta vérité ! Ne pas te démentir. Chercher à te ramener de force au « réel » est inopérant et ne fait qu'ajouter à ton trouble. Te féliciter, même si tu ne manges qu'une crêpe ou une petite tartine. Te dire merci quand tu m'aides à faire le lit au salon, alors que j'aimerais tant dormir avec toi dans notre chambre.

« Installe-toi là où tu te sens le mieux pour dormir », m'as-tu dit avec tant de prévenance et de gentillesse.

Comment te rejoindre ? En sortant de moi et en écoutant celle qui est devenue tellement autre.

Je t'écoute, bien aimée étrangère.

Comme ton sourire était beau cet après-midi quand nous partagions la même émotion en écoutant Schubert !

J'assiste impuissant à ta défaite

10 décembre 1994

Je dois apprendre à t'aimer bien. Tu me reconnais aujourd'hui. Le voile s'est déchiré. Mais tu apparais dans toute ta faiblesse. Tu n'as plus envie de manger. Quand j'insiste et te dis que je vois tes forces diminuer, tu me réponds : « Il ne faut pas être défaitiste ».

J'assiste impuissant à ta défaite. Mais ton message est que, même dans la défaite, il ne faut pas avoir l'esprit défaitiste. Faudra-t-il donc qu'avec toi je sois fort jusqu'à la mort ?

Je me suis demandé qui me donnera assez de courage. C'est donc toi par ton propre message.

Mes larmes te sont inutiles. Tu as besoin de ma force. C'est cela, ma bien-aimée, bien t'aimer.

Pourquoi m'as-tu fait si mal ?

12 décembre 1994

Pourquoi m'as-tu fait si mal ? Et moi, je me suis mis en colère contre toi. J'étais révolté. Toute la journée, je t'ai entourée, ne m'éloignant de notre chambre où tu es alitée maintenant depuis cinq jours, que par nécessité. Et le soir, tu me mets dehors. Tu m'as quand même dit « bonsoir » en me tendant la main et en me vouvoyant.

Mais ce n'est pas toi qui as fait cela. C'est cette force étrangère, force de ténèbres, qui s'est emparée de toi. Et maintenant, là haut dans notre chambre, dans quelle solitude et dans quelle nuit te trouves-tu ?

Ma Janine, je t'aime, je voudrais te le crier. J'ai mal ce soir. Je voudrais crier tout simplement.

Il n'y a pas de lumière ici

14 décembre 1994

Tu es de nouveau dans la lumière, ma chérie, même si tu as toujours trop peu de forces. J'entends tes questions : « Comment cela peut-il arriver ? ». J'accueille tes espoirs quand à l'occasion de comptes que je fais, tu me dis : « On se payera quelque chose de bien ».

Heureusement qu'avant-hier soir je t'ai entendu marcher dans notre chambre. Je suis monté aussitôt. Tu suppliais qu'on te vienne en aide, en répétant : « S'il

vous plait, Madame, il n'y a pas de lumière ici. S'il vous plait Madame, s'il vous plait Madame ».

Tu n'étais pas étonnée de me voir entrer dans la chambre et allumer : « C'est affreux d'être dans le noir ». Tu m'as remercié et nous nous sommes dit « bonsoir ». Le matin, en descendant, tu m'as demandé qui avait dormi au salon...

Je voudrais t'aimer d'une tendresse infinie. J'effacerai en moi toute trace de violence et de révolte. Et si tu devais encore me tendre la main en me vouvoyant, je l'accepterai avec douceur.

Ainsi, t'aimant dans la nuit, irai-je vers la lumière.

Combien de degrés faudra-t-il descendre ?

17 décembre 1994

Combien de degrés faudra-t-il descendre ? Mais à chaque jour suffit son degré. Il faut de la force pour (re)monter. Il en faut davantage pour descendre. Il faut de la force pour se battre. Il en faut davantage pour accompagner.

Pardon ma chérie de trop te solliciter pour que tu manges. Je vois bien que tu fais tout ton possible. « Même si tu n'y arrives pas ou plus, je t'aime » t'ai-je dit. Tu m'as répondu : « Moi aussi je t'aime ». Moi - « J'ai besoin de ton amour ». Ja - « Je te le donne » ! Comme tu es forte dans ta faiblesse ! J'accueille avec gratitude le don de ton amour.

Voici un corps si faible et un amour si fort ! Mais tout de même, tes forces physiques et ton énergie nerveuse, comme je voudrais qu'en faveur du traitement qui a commencé ce soir (une série d'injections de vitamine B¹²) tu les retrouves.

Ce que je veux par-dessus tout, c'est garder le don de ton amour et te donner le mien dans le combat comme dans l'accompagnement.

J'essayais vainement de ressusciter le passé

20 janvier 1995

Tu m'as causé ce matin tant de chagrin, ma Janine, que j'en ai pleuré. Tu es venue m'embrasser pour me consoler, même si tu ne comprenais pas la cause de ma tristesse.

Nous venions de ranger la cuisine après le petit déjeuner et tu me demandes : « Qu'est ce qu'on peut faire maintenant ? ». Je te propose de classer les photos prises lors de notre dernier séjour en 1993 à Sigriswil en Suisse.

Logés chez l'habitant, nous y allions pendant plus de vingt ans. Depuis le balcon de la belle demeure traditionnelle située à 800 m d'altitude, nous avons une vue sur les alpages où nous nous promenions. En contrebas, le lac de Thun surplombé par l'énorme pyramide enneigée du Niessen qui culmine à 2 300 mètres.

Nous commençons par feuilleter le dernier de nos albums :

Ja - C'est qui ça ?

Moi - C'est moi.

Ja - Mais tu es partout. J'ai mal au ventre. J'arrête.

C'est là que je me suis mis à pleurer, comprenant que j'essayais vainement de ressusciter le passé.

Ja - Soyons forts. Moi aussi j'ai du chagrin. Je peux t'embrasser ?

Et tu es venue m'embrasser pour me consoler...

Tu as perdu la clef et tu erres hors de toi

21 mars 1995

Je n'en pouvais plus ce soir, mon amour. En écoutant avec toi l'un des derniers quatuors à cordes de Beethoven, je me suis laissé aller aux larmes en même temps qu'à la musique.

Tu t'es levée et tu es venue m'embrasser. Quand la musique était finie, je t'ai remerciée de m'avoir embrassé. Tu m'as répondu : «J'ai vu que tu étais sensible ».

Tu as eu le même geste qu'il y a deux mois quand nous regardions les photos. Dois-je encore dire que mes larmes te sont inutiles et que je dois les cacher dans la mesure où elles suscitent chez toi un élan si profond ? Mais ces choses-là ne se commandent pas.

Tout en écoutant Beethoven, je me suis rappelé avec quelle souffrance et quel ardent désir tu cherchais à te retrouver toi-même. Mais tu as perdu la clef et tu erres hors de toi.

C'était de te voir ainsi, tellement perdue et démunie, qui m'a fait pleurer ce soir.

Mon amour dans la nuit

04 mai 1995

Tu t'éloignes de plus en plus. Immense chagrin. Tu l'as vu et tu as été troublée. Tu m'as dit : « Allons, un peu de nervosité. Tu souffres dans ton cœur ? Tu ne peux pas me dire ce que c'est ? Je ne vais pas pouvoir dormir ».

Matériel protégé par le droit d'auteur

Matériel protégé par le droit d'auteur

Epilogue : Mon cœur a frémi de paroles belles

15 mai 2005. Dimanche de Pentecôte.

Ma Janine,

Tu marches si lentement ! Il nous faut maintenant une heure pour faire notre tour dans le village. Mais je suis content que tu arrives encore à faire le tour une ou deux fois par jour. Pour combien de temps encore ?

Voilà si longtemps que nous marchons en nous donnant la main. Je t'ai dit il y a quelques années :
Toi - J'aimerais marcher encore longtemps avec toi.

Tu m'as répondu :

Ja - Oui, mais avec de bons souliers.

Avec de bons souliers, au propre comme au figuré, et un brin d'humour...

Tu as été sereine toute la journée, à l'image du beau temps. Ce n'était pas « Beau soleil et pauvre femme », comme tu l'as dit un jour. Ta sérénité t'a permis de goûter la musique. Deux « Suites pour violoncelle seul » de Bach :

Ja - Ah, c'est beau !

Ecoutez, c'est beau !

Ton visage était lumineux. Tes mains dansaient. A la fin du dernier mouvement :

Ja - Voilà.

En ce milieu de mai, le jardin est d'un vert intense. J'ai enlevé les pensées et les ai remplacées par des impatiens rouges, dans le rond devant la fenêtre de la cuisine. J'ai mis du rouge à notre jardin. Avec les pensées qui étaient encore belles je t'ai fait un bouquet.

Un merle est venu nicher dans le grand laurier. Des mésanges ont fait des petits dans les creux du mur en pierres de grès de l'annexe. Elles volent d'un trait du pommier où elles font une pause jusque dans les trous où se trouvent les nids.

Ma chérie, je te raconte des choses qui ne te disent plus rien. Je te les raconte quand même.

Pentecôte. Je relis le récit dans les Actes des Apôtres :

« Le jour de la Pentecôte étant arrivé, ils se trouvaient tous ensemble dans un même lieu, quand tout à coup vint du ciel un bruit tel que celui d'un violent coup de vent, qui remplit toute la maison où ils se trouvaient. Il virent apparaître des langues qu'on eût dites de feu ; elles se divisaient, et il s'en posa une sur chacun d'eux. Tous furent alors remplis de l'Esprit Saint et commencèrent à parler en d'autres langues, selon que l'Esprit leur donnait de s'exprimer.

Or il y avait, résidant à Jérusalem, des hommes pieux venus de toutes les nations qui sont sous le ciel. Au bruit qui se fit, la foule s'assembla et fut bouleversée, car chacun les entendaient parler sa propre langue » (Act. 2, 1-6).

Je pense évidemment, mon amour, à cette autre langue que tu t'es mise à parler, l'Alzheimer. Pourtant, et c'est le miracle, ta langue incompréhensible m'a fait

comprendre ma propre langue, qui sourd du plus profond de moi.

« Mon cœur a frémi de paroles belles :J'ai à faire entendre mon œuvre au roi, ma langue est le roseau d'un scribe agile ».(Psaume 45, 2)

Les « paroles belles » que j'ai écrites, si j'en ai écrites, me sont venues de toi, du fond de ton « cœur qui tremble ». Ton cœur a frémi de paroles belles. Il fallait les faire entendre. C'est pourquoi j'ai écrit un livre.

Pendant que j'écrivais ce livre, j'ai arrêté l'écriture de mon journal. Je ne t'ai pas oubliée pour autant.

Alors que je reprenais tes mots recueillis dans mon journal depuis le début de ta maladie, ton amour m'a illuminé. Combien de fois, cherchant à comprendre ce qui t'est arrivé, ne m'as-tu pas demandé que je t'explique... Et c'est toi qui m'a « expliqué », à l'instar de la femme de Job telle que la voit René Char (Fureur et Mystère, *Poésie*/Gallimard, p. 153) dans un tableau de Georges de la Tour (Au Musée d'Art d'Epinal) :

« La femme explique, l'emmuré écoute. Les mots qui tombent de cette terrestre silhouette d'ange rouge sont des mots essentiels, des mots qui portent immédiatement secours...Le Verbe de la femme donne naissance à l'inespéré mieux que n'importe quelle aurore. »

Tu as été pour moi cet « ange rouge ». Deux mots essentiels tombent encore du silence de ton parler Alzheimer :

Ecoute ! Regarde !

Je te contemple. Je t'écoute. Je suis le scribe de ton silence.

Table

Prologue : Du journal au livre	9
<i>I – Ebranlement</i>	11
Chagrin et larmes	13
Vérité et mensonge	20
Lamentation	24
Quand tout a basculé	33
La chimie du médicament et l'alchimie de l'amour	40
Pourquoi suis-je comme ça, Monsieur	44
Je voudrais qu'aujourd'hui quelque chose Commence pour nous	53
<i>II – Dépaysement</i>	59
Le sentiment de dépaysement	63
L'amour dépaycé	67
Pourquoi suis-je dans ce pays ?	70
Une âme d'exilé	79
<i>III – Amour</i>	83
Je n'ai plus rien que toi	87
J'aimerais faire votre connaissance	91
"La nuit, j'ai cherché celui que mon cœur aime" (Ct3, 1)	105

"J'ai trouvé celui que mon cœur aime ... et ne le lâcherai point" (Ct3, 4)	113
Le mystère de l'amour	143
<i>IV – Dépouillement</i>	149
L'écriture et l'amour	155
La parole et le silence	169
Des jours de rien	195
J'étais nu et vous m'avez vêtu	227
<i>V – Exode</i>	235
Je prends la rue et je marche jusque chez ma mère	239
"Entraîne-moi sur tes pas, courons !" (Ct1, 4) ..	245
A la rencontre des gens du village	252
<i>VI – Acceptation</i>	271
Supporter ce que tu es devenue ?	275
Aimer sans rien exclure	284
Epilogue :	
Mon cœur a frémi de paroles belles	289

Matériel protégé par le droit d'auteur

N° d'édition : 324 - N° d'impression : 072699/1.
Dépôt légal : juillet 2007.

Imprimé en France

Matériel protégé par le droit d'auteur

*« J'ai des cris dans la bouche. Ils ne sont pas fous.
Ils sont normaux dans l'état où je suis.
Voilà le soleil, et je ne suis plus dans le soleil... »*



Surmontant son propre chagrin, Jean Witt a recueilli au fil des jours les mots de son épouse, atteinte de la maladie d'Alzheimer. Il en résulte une bouleversante description de la maladie, comme vue de l'intérieur.

De ces ténèbres surgit un magnifique chant d'amour qui conduit l'auteur sur un chemin inattendu. Sa bien-aimée disant sans cesse vouloir « retourner dans sa maison », il s'est mis à s'interroger sur son propre désir, à chercher lui aussi sa « maison intérieure ». Or, peu à peu, les mots de détresse et d'amour de son épouse sont devenus des mots de silence, l'invitant à la contemplation.

Ce livre n'est pas un témoignage de plus sur Alzheimer, mais le récit poignant d'une traversée, à deux, de la maladie, qui s'est transcendée en un chemin vers Dieu.

Jean Witt est entré à l'âge de 21 ans chez les dominicains où il a suivi une formation de philosophie et de théologie. Il a quitté l'ordre vingt ans plus tard pour épouser celle qu'il aimait. Aujourd'hui, il vit avec elle dans un ancien presbytère, près de Strasbourg.

ISBN 978-2-7509-0324-4



9 782750 903244

19,50 €
Prix France TTC